



Les Barbapapa et la morale

Oubliant que pendant longtemps l'école voulut former des ouvriers, des paysans, des pères et mères de famille, Vincent Peillon, pourtant ministre de l'Education... nationale, soutient au mépris de l'histoire que « l'école républicaine » voulut toujours émanciper des « individus ». Des individus libérés des préjugés et stéréotypes, marques de l'oppression familiale ou religieuse. Vincent Peillon parle même d'« arracher » l'enfant à ses racines. Le cours de « morale » qu'il annonce se présente donc comme le rejet de toute appartenance, ne laissant plus qu'une liberté hors sol.

Je reconnais ici l'idée naïve selon laquelle toute détermination serait aliénation. Etre Français serait être moins libre que n'être rien. Etre chrétien serait être moins libre que n'être rien. Etre sexué serait encore une privation de liberté et de la peau elle-même on pourrait souhaiter que les coloris soient en option. Notre nudité dévoilant la fatalité du sexe, une ultra-nudité écorchée devrait nous défaire de notre chair comme d'une mue. Un corps nouveau, asexué et apatride, proprement angélique, abolirait toute limite. Qui n'est rien pourrait tout choisir. Mais être un humain, n'est-ce pas encore une camisole ? Heureusement les prophéties de la mort de l'homme annoncent la libération prochaine.

Ce strip-tease métaphysique ne laisse plus voir qu'une essence vide, ou plutôt une chose amorphe et ductile à volonté. Un Barbapapa¹. Ainsi s'achève et s'accomplit la vision technicienne du monde qui réduit l'être à la matière, privée de signe et docile. Or cet accomplissement entraîne avec lui la négation du corps... Tout juste une page blanche à personnaliser. Mais, enfin parvenu au rien, le nihilisme n'a bien sûr rien à dire. Quelle raison celui qui n'est rien aurait-il de « choisir » un corps, un sexe, une couleur, un territoire ou une religion ? Pourquoi choisirait-on d'être homme ?

Certes un premier mouvement de la liberté est de rejeter ses peaux, mais le dernier est de les aimer. Au début du vingtième siècle les juifs assimilés disaient n'être pas juifs mais hommes. Mais Elie Wiesel remarque que ce propos devenait insoutenable devant l'extermination nazie. Ils découvrirent alors que pour être un homme il fallait être un juif.

Pour être libre il faut exister. Pour exister il faut être quelqu'un. Pour être quelqu'un il faut être quelque chose.

n° 55

2ème trimestre 2013

SOMMAIRE

Edito p.1

Peut-on penser sans mots ?
par R.GARRIGUE
p.2

Quelques nouvelles
p.6

¹ J'entre là dans un débat qui agite le monde des Barbapapalogues. L'extraordinaire malléabilité des Barbapapa, qui leur permet de se transformer à volonté peut en faire une bonne image de la matière impersonnelle et docile, pourtant ils forment une famille. Chacun, *papa* ou *mama*, garçon ou fille, doué d'un nom, reste reconnaissable dans les métamorphoses les plus inattendues. C'est qu'il n'y a pas de récit s'il n'y a pas de personnes. J'avoue qu'il est discutable de voir chez eux le symbole d'une matière soumise à toutes les manipulations. Un prochain colloque devrait faire avancer la question.

PEUT-ON PENSER SANS MOTS ?

Ce sujet a été traité dans le cadre du cycle 10 questions de philo, le 5 février 2013

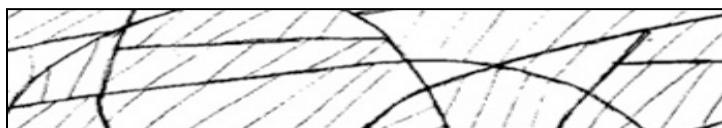
Raphaël GARRIGUE

Philosophe

« Ceci est une table », « La porte est fermée », « il fait déjà nuit ». Ce sont là pour nous quelques cas purs de l'expression. Il nous semble que celle-ci a pour fonction première de signifier sans équivoque des événements, des états de choses, des idées ou des rapports. Une langue, c'est pour nous cet appareil formidable qui permet d'exprimer un nombre indéfini de pensées avec un nombre fini de signes. Exprimer, ce ne serait alors rien de plus que remplacer une perception ou une idée par un signe convenu, et conventionnel, qui l'énonce. Ainsi, nous aspirons tous en secret à cet idéal d'un langage qui, au fond, nous délivrerait de lui-même en nous livrant les choses du monde telles qu'elles sont. N'est-ce pas alors, au fond, la volonté de faire du langage une sorte d'algorithme, capable de donner pour chaque chose une expression parfaite ? On voudrait pouvoir associer à chaque mot une idée particulière de façon à ce que la transmission soit nette et sans bavure.

Mais puis-je réduire un état psychique ou une pensée complexe à une combinaison de mots ? Sans les mots, il me semble que ma pensée est impuissante, éthérée, qu'elle ne parvient pas à se constituer correctement. Si quelqu'un me dit : « je sais ce que je veux dire, mais je n'arrive pas à l'exprimer », j'ai aussitôt l'impression qu'il me ment (ou qu'il se ment) : ce qu'il veut dire est justement réductible à ce qu'il est capable de dire. S'il le savait, il le dirait. Et s'il ne peut mettre des mots sur sa pensée, c'est que cette dernière est encore trop informe, trop imprécise.

Et pourtant, j'éprouve parfois le sentiment que mon langage est incapable de rendre ce que je pense ou ressens. Lorsque je dis à ma femme que je l'aime, je le dis comme n'importe qui. Or, ces mots ne sont que l'expression universelle d'un sentiment pourtant singulier. Il en va de même lorsque je cherche mes mots pour m'excuser : il y a une pensée, il y a une intention, mais les mots ne font qu'affaiblir et rendre général ce que je ressens profondément. Est-ce alors un sentiment illusoire ? Un amour véritable est-il réductible à ce que je peux en dire ?



Je ne peux penser sans mots

Le langage n'est pas seulement la forme extérieure que revêt la pensée. Au contraire, c'est au sein même de cette forme, c'est au sein même des mots, que la pensée se construit. Aussi Hegel insiste-t-il sur le rôle positif du langage dans l'élaboration de la pensée. Il n'y a pas de pensée pure, ou innée : toute pensée est engagée dans une relation au monde. L'impression de saisir directement le signifié lui-même, séparé de son signifiant, est alors une illusion. C'est pourquoi la pensée ne précède jamais les mots qui la disent, mais au contraire, ces mots lui permettent

d'émerger à l'être, d'advenir au monde, de s'accomplir en se réalisant effectivement. Au fond, une pensée ineffable est une contradiction, une impossibilité. Pour Hegel, l'incommunicable correspond à une pensée à l'état de fermentation, à une pensée obscure et non pas une pensée effective. Ainsi, là où l'on ne peut que se taire, il n'y a pas d'expérience véritable, car il faut pouvoir penser cette expérience et donc la dire.

Si je ne peux penser que par des mots, qui me permettent d'accéder aux concepts des choses, on peut supposer que plus je maîtrise la langue, plus je connais de mots, plus je suis capable de penser finement. Si les mots m'ouvrent à la pensée, appauvrir la langue, c'est appauvrir la pensée elle-même.

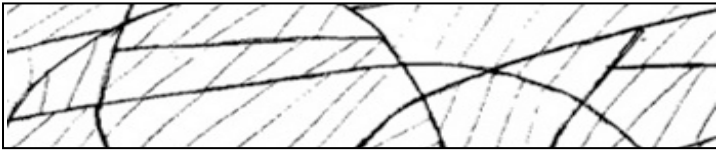
Serait-ce dire alors que ne pas connaître certains mots reviendrait à ne pas pouvoir s'ouvrir au concept ? Et n'en va-t-il pas de même concernant les émotions ? Ne pouvoir dire que « c'est cool » ou « je kiffe » lorsque quelque chose me plaît, plutôt que « j'aime », « j'apprécie », « j'adore », « j'estime », « je me délecte », interdit une variété d'émotions fines. De même pour la peur. Méconnaître l'usage des mots « craindre », « appréhender », « s'angoisser », « redouter », « s'inquiéter », c'est peut-être s'interdire de ressentir finement une émotion. Faire des raccourcis, et ne garder qu'un ou deux marqueurs pour une émotion, ce n'est pas seulement ne pas réussir à la communiquer, mais c'est aussi ne pas pouvoir la penser ou peut-être même la ressentir. L'hypothèse n'est pas nouvelle : on se souvient que dans 1984, Orwell envisageait justement un système totalitaire chargé d'empêcher les hommes de penser en restreignant le nombre de mots. On évite ainsi toute possibilité de contestation, mais aussi, hélas, de réflexion.

En allant au bout de l'hypothèse, on peut entrevoir le drame d'une société qui n'a plus accès au langage et donc à la pensée fine non pas parce qu'on le lui interdit et qu'on la manipule, mais parce qu'elle préfère aller « à l'essentiel », c'est-à-dire à la facilité, pour éviter de s'encombrer d'un vocabulaire trop riche et donc plus difficile à maîtriser. Le problème du langage « SMS » n'est pas qu'il invente une orthographe fictive, mais plutôt qu'il remplace une large gamme de mots possibles par un seul code, certes inventé, mais qui appauvrit le sens du message.

Réduire la pensée au langage, c'est aussi rêver d'une langue pure, qui ne serait pas déformée par nos habitudes et nos désirs sociaux. Si toute langue véhicule ses propres structures, ne pouvoir penser qu'à travers une langue, c'est aussi hériter d'une culture qui ne nous permet pas de penser d'une façon entièrement libre. Les choses extérieures à nous, mais aussi nos éprouvés les plus intimes, ne nous apparaissent jamais tels qu'ils sont en eux-mêmes, mais à travers le cadre linguistique qui est le nôtre. Suivant les peuples, ce cadre n'est pas exactement le même, ce qui fait la difficulté propre aux traductions, qui ont pour fonction non seulement d'interpréter les formes d'expression d'une langue à une autre, mais aussi d'une culture à une autre.

Quiconque change de langue ne change pas uniquement d'expression matérielle de la pensée, mais de manière d'être au monde. Il y a donc des *intraduisibles*.

Comment traduire en anglais la différence entre *fleuve* et *rivière* ; comment traduire en français la différence entre *play* et *game* ? Mais une langue pure, qui nous donnerait absolument les choses telles qu'elles sont, sans les faire passer par les filtres d'une interprétation culturelle ou personnelle serait sans doute plus proche du calcul mathématique que de ce que nous entendons ordinairement par « langage ». La langue universelle recherchée par les philosophes a d'ailleurs un nom terrifiant : la *mathesis universalis*. Or, une conception logique, faite de purs rapports entre les signes permettrait-elle d'exprimer correctement une émotion, un état d'esprit ? En gagnant en clarté et en évitant les malentendus ne perdriions-nous pas tout ce qui fait le charme d'une langue ? Pourrions-nous par une sorte d'algorithme évoquer quelque chose d'aussi intime que notre vécu ?



Le langage est une trahison de ma pensée

Nous pourrions aller jusqu'à dire que le vécu est, par la nature même du langage, presque toujours indicible, et que c'est en quelque sorte par un arrachement au langage, en traversant sa nature grossière, destinée aux activités utilitaires, que nous parvenons quand même à retranscrire, en partie, le vécu :

« Pour tout dire, nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons le plus souvent à lire des étiquettes collées sur elles. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous. Nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes. » (*Le Rire*)

Bergson inverse donc la perspective hégélienne : le langage, loin d'être constitutif de la pensée, ne peut que la traduire imparfaitement, par une généralité grossière. Mais cette généralité, cette « étiquette » est indispensable à la communication de l'idée. L'individualité des êtres et des vécus de conscience, qui sont la réalité dans laquelle nous vivons, ne sont pas facilement accessibles au langage. Celui-ci opère en effet des découpages dans la réalité, découpages qui permettent justement la *perception ordinaire* des choses.

Ces découpages sont avant tout utiles : ils correspondent à ce que la communauté sociale et culturelle qui est la nôtre a appris à voir et à comprendre de la réalité en vue de son action sur elle. Le langage n'a donc pas vocation à dire ce qui est, mais ce qu'une culture, une habitude mentale, fait voir de la réalité, en fonction de ce qui a toujours été utile aux membres d'une communauté. Cela ne signifie pas, néanmoins, que nous soyons destinés à rester dans le cadre mental que la langue maternelle nous attribue :

« Chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine, reflètent sa personnalité toute entière. Cependant, le langage désigne ces états par les mêmes mots chez tous les hommes ; aussi n'a-t-il pu fixer que l'aspect objectif et impersonnel de l'amour, de la

haine, et des mille sentiments qui agitent l'âme. (...) De même qu'on pourra intercaler indéfiniment des points entre deux positions d'un mobile sans jamais combler l'espace parcouru, ainsi, par cela seul que nous parlons, par cela seul que nous associons des idées les unes aux autres et que ces idées se juxtaposent au lieu de se pénétrer, nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage ». (*Essai sur les données immédiates de la conscience*). La pensée est toujours plus riche que ce que nous permet d'en exprimer le langage. Le mot appauvrit les états mentaux en les généralisant, c'est-à-dire en les figeant.

Certes, pour les pensées ordinaires, le langage suffit. Mais qu'en est-il de la pensée profonde ? Elle se saisit par intuition. Elle ne peut être retraduite par un assemblage de concepts prédéfinis et simplement réordonnés. Tout philosophe s'appuie sur une intuition fondamentale, mais celle-ci ne peut être entièrement traduite par des mots. Ainsi, du point de vue de Bergson, on pourrait envisager toute la philosophie de Hegel comme la traduction rationnelle d'une intuition fondamentale. Sa pensée remplit des volumes d'une densité incroyable ; sans cesse les mêmes idées sont reprises, approfondies, retravaillées, mais aucune suite de phrase n'aurait pu la retranscrire parfaitement. Doit-on considérer qu'elle se précisait à mesure qu'il l'écrivait ? Oui, assurément, mais Hegel ne pouvait pour autant en faire le tour. Rien ne correspondait exactement à cette intuition qui, une fois figée dans les mots était nécessairement défigurée ou transfigurée. Une infinité de formulations étaient possibles, mais l'expression de chacune en transformait la portée, le message, la teneur... Car le concept s'adresse à l'intelligence, et celle-ci fonctionne toujours par découpage. Lorsqu'elle cherche à traduire une intuition, elle ne peut que la figer.

Pourtant, il reste possible de détourner cette fonction pratique du langage et de le rediriger vers la profondeur. Telle est bien la fonction de l'écrivain ou du poète. Parce que l'artiste est moins tourné vers la réalité pratique du monde, il est capable de le percevoir d'une façon plus détachée et d'utiliser le langage à d'autres fins que l'utile. Par une manière unique de percevoir le monde, l'artiste est capable de détourner le langage pour en inverser le maléfice.

On dira par exemple que cette porte, cette robe, ce ciel est rouge. Il s'agit alors d'un simple constat, une information pratique, un message. Mais le rouge, perçu dans sa vérité, n'est jamais seulement rouge. L'artiste, l'écrivain peut, par le langage, arriver à nous faire pressentir la profondeur du monde. Telle semble bien être la fonction du poète. Par un détour, par un style, il nous amène bien au-delà de la seule observation conventionnelle, vers ce que sont les choses dans leur réalité profonde. Claudel disait ainsi qu'un certain bleu de la mer est si bleu qu'il n'y a que le sang qui soit plus rouge. C'est ainsi en quelque sorte *malgré* le langage et parce que l'artiste est détaché des réalités matérielles et utilitaires, qu'il voit le monde tel qu'il est, dans ses dimensions sensibles.

Le langage n'est donc pas, selon Bergson, d'abord destiné à exprimer une pensée ni à dire la réalité. C'est d'abord un outil socialement et techniquement efficace ; un outil de manipulation de la réalité et non de révélation de celle-ci. Ce n'est alors que par accident que l'intelligence d'un écrivain, qui est moins arrimée que celle

des autres hommes à l'utile, se concentre sur la réalité et parvient à dire *ce qui est* dans ses infinies nuances. L'artiste use alors du langage comme véhicule d'une pensée au service d'une intuition du monde. Ainsi, sous la plume du romancier, le langage parvient à exprimer ce que l'intuition nous révèle de la réalité elle-même. Un amour profond ne saurait se confondre avec le simple code ritualisé : « je t'aime ». Je ne serais pas très content si au moment où je lui demande si elle m'aime, ma femme me répondait : « J'ai déjà répondu à cette question ». Les amoureux ne se lassent pas de réactiver leur aveu, car les mots sont aussi des actes. Mais les mots sont impuissants à exprimer la profondeur d'un amour. Ou alors, s'ils le peuvent, c'est lorsque, par la métaphore ou le récit, l'artiste use de détour pour nous faire revivre des intuitions plus profondes.



Langage parlant et langage parlé

Il n'en demeure pas moins une difficulté : pour que la pensée prenne possession d'elle-même, il est indispensable qu'elle passe par l'expression. Le langage nous permet d'objectiver nos idées, de les rendre conscientes. Notre tendance à séparer la pensée du langage est victime d'une illusion : il nous semble, à tort, qu'il faut déjà avoir pensé pour parler.

Or, la pensée ne se saisit que dans son déploiement. Elle ne se réalise qu'au fur et à mesure de son élocution, de son expression, de son objectivation. Elle n'est pas à l'origine, mais au terme de mon discours. Ce qu'il y a au départ, c'est un certain projet, une certaine « visée », une intention de signifier. Aussi Merleau-Ponty nous dit-il, dans la *Phénoménologie de la perception*, que « Si la parole présupposait la pensée(...), on ne comprendrait pas pourquoi l'objet le plus familier nous paraît indéterminé tant que nous n'en avons pas retrouvé le nom, pourquoi le sujet pensant lui-même est dans une sorte d'ignorance de ses pensées tant qu'il ne les a pas formulées pour soi ou même dites et écrites (...). Une pensée qui se contenterait d'exister pour soi, hors des gênes de la parole et de la communication, aussitôt apparue, tomberait à l'inconscience, ce qui revient à dire qu'elle n'existerait même pas pour soi ».

Ainsi, au moment même où je parle, je ne sais pas d'avance ce que je vais dire. Les mots me viennent spontanément et d'une manière propre. Je ne pense pas *avant* de parler, je n'en ai pas le temps. J'apprends aussi ce que je vais dire à mesure que je le dis. Je pense *en* parlant ou *en* écrivant. Le sens d'une conversation se dessine à mesure que les idées sont énoncées et s'enchaînent. Chaque phrase ordonne les mots différemment, et ce sens se transforme à partir des intentions nouvelles qui se dessinent au fur et à mesure que mes propos progressent. Ce qui se dit alors n'a encore jamais été dit de cette façon, et je le découvre moi-même en le disant. Le langage n'est donc pas cet appauvrissement de la pensée qu'évoquait Bergson, puisqu'il en est la condition, ou l'expression. Mais il n'est pas non plus réductible à une suite de mots qui seraient autant de concepts clairs, comme la position de

Hegel le suggérerait. Ce que je dis, au moment où je le dis est compris différemment par chacun d'entre nous, à partir de son vécu propre et de ce qu'il connaît ou comprend.

Saussure nous dit d'ailleurs que les signes un à un ne signifient rien : chacun d'eux exprime moins un sens qu'il ne marque un écart de sens entre lui-même et les autres signes. Saussure parle d'un sens « diacritique » : on ne peut pas fonder la langue sur un système d'idées positives. Les mots en eux-mêmes, pris comme des unités, ne signifient rien. *Homme* n'a pas le même sens quand il s'oppose à *femme* ou à *animal*. Ils n'ont de sens que par rapport au tout de la phrase, par les différences que celle-ci implique, et la phrase elle-même ne prend vraiment son sens que par rapport aux autres phrases d'un discours. Cette idée semble, certes, contraire au bon sens : si le terme A et le terme B n'avaient pas du tout de sens en eux-mêmes, on ne voit pas comment il y aurait contraste entre eux, et on ne voit pas non plus comment on pourrait apprendre une langue s'il fallait partir du tout de la langue pour en comprendre les parties. Mais l'objection perd son sens au moment même où se fait l'acte de parole, tout comme le paradoxe de Zénon montrant l'impossibilité du mouvement s'efface devant le mouvement lui-même.

Mais alors, comment se fait l'apprentissage d'une langue ? Si les parties valent d'emblée comme tout, les progrès se font moins par de petites additions successives que par une articulation interne de fonctions déjà complètes à leurs manières. Le mot chez l'enfant fonctionne d'abord comme une phrase, et certains phonèmes comme mots. Ainsi, le phonème complexe « amamama » de mon fils, sept mois, fait fonction de « maman » et de « nourriture en général ».

En fait, observe Merleau-Ponty, il y a une rupture complète entre la phase de babillage et le moment où l'enfant saisit ce qu'est le langage. Les oppositions de phonèmes, qui sont contemporaines des premières tentatives de communication, se développent sans aucune relation avec le babillage.

C'est donc la langue tout entière, comme style d'expression, comme manière unique de jouer avec la parole, qui est anticipée par l'enfant avec les premières oppositions de phonèmes. Sans quoi la compréhension de ce qu'est le langage serait impossible : « La langue comme tout permet seule de comprendre comment le langage (attire l'enfant) à soi et comment il en vient à entrer dans ce domaine dont les portes, croirait-on, ne s'ouvrent que de l'intérieur » (*Signes*). Ainsi, « si c'est le rapport latéral du signe au signe qui rend chacun d'eux signifiant, le sens n'apparaît qu'à l'intersection et comme dans l'intervalle des mots ».

Ma parole, mon style, est la façon dont je m'approprie le langage d'une manière toujours unique. Ce que j'écris en ce moment même est inédit non pas seulement en raison du choix des mots, qui est imprévisible, mais par ce ton qui est le mien, cette scansion des phrases, cette façon propre de varier les exemples, de multiplier les connecteurs logiques... Il n'y a donc pas *une* pensée à communiquer exprimée de telle ou telle manière, car il n'y a pas *un seul sens*, un sens original, dans ce que je dis. Merleau-Ponty, toujours : « Nos analyses de la pensée font comme si, avant d'avoir trouvé les mots, elle était déjà une sorte de texte idéal que nos phrases chercheraient à

traduire. Mais l'auteur lui-même n'a aucun texte qu'il puisse confronter avec son récit, aucun langage avant le langage.» (*Signes*). Il n'y a, au fond, pas de texte original dont le langage serait la traduction.

Saussure par exemple remarque que l'anglais disant *The man I love* s'exprime aussi complètement que le français disant *l'homme que j'aime*. Le relatif, pourrait-on dire, n'est pas exprimé par l'anglais. La vérité, c'est qu'au lieu de l'être par un mot, c'est par un blanc entre les mots qu'il passe dans le langage. Il n'est pas même sous-entendu, car cela supposerait que je prends mon langage pour référence absolue. Si le français nous semble calqué sur les choses, ce n'est pas qu'il le soit, c'est qu'il nous en donne *l'illusion* par les rapports internes de signe à signe et notre familiarité avec cette langue. Le langage exprime autant par ce qui est entre les mots que par les mots eux-mêmes. Il exprime autant par ce qu'il dit que par ce qu'il ne dit pas.

Ainsi la parole ne choisit pas seulement un signe pour une signification déjà définie, elle tâtonne autour d'une intention de signifier, qui ne se guide pas sur un texte puisque celui-ci est justement *en train* de s'écrire. Le sens des expressions en train de s'accomplir, c'est un « sens latéral ou oblique, qui fuse entre les mots ». Il n'y a pas de pensée sans mots, mais la parole donne à la signification un « style ». Merleau-Ponty nous le montre en analysant le travail d'écriture : c'est un des résultats du langage de se faire oublier dans la mesure où il réussit à exprimer : à mesure que je suis captivé par un livre, je ne vois plus les lettres sur la page, je ne sais plus quand j'ai tourné les feuilles. Or, c'est bien en cela que réside la vertu du langage : il nous jette à ce qu'il signifie, il s'efface pour nous donner accès, par-delà les mots, au sens même que l'auteur visait. De telle sorte qu'une fois la lecture achevée, nous avons l'impression de nous être entretenu avec lui directement d'esprit à esprit et non pas à travers un langage commun.

Merleau-Ponty nous dit qu'il y a au fond deux langages : il y a le langage après coup, celui qui est acquis, et qui s'efface devant le sens qu'il a contribué à faire naître, et celui qui se fait dans le moment même de l'expression, qui va me faire glisser des signes vers le sens lui-même. Il y a le langage parlé et le langage parlant : « Ainsi, je me mets à lire paresseusement, je n'apporte qu'un peu de pensée – et soudain quelques mots m'éveillent, le feu prend, mes pensées flambent, il n'est rien plus rien dans le livre qui me laisse indifférent, le feu se nourrit de tout ce que la lecture y jette » (*La Prose du monde*).

Un livre ne m'intéresse pas tant qu'il ne me parle que de ce que je sais. Mais si, à partir de ce que j'apporte, il me conduit au-delà et s'installe dans mon monde, alors, insensiblement, il détourne les signes de leur sens ordinaire et fait naître un horizon nouveau. De même qu'on ne peut imiter la voix de quelqu'un sans prendre quelque chose de sa physionomie et de son style personnel, de même la voix de l'auteur finit par induire en moi sa pensée. Le langage parlant, c'est au fond l'interpellation que le livre adresse au lecteur non prévenu ; c'est cette opération par laquelle un certain arrangement des signes et des significations disponibles en vient à altérer ou à transfigurer chacun d'eux pour faire apparaître une signification nouvelle. C'est aussi la parole que j'adresse à

quelqu'un d'une manière singulière, car elle témoigne de mon être tout entier.

A l'inverse, le langage parlé, c'est celui qui vise à produire une action ou qui simplement veut rendre compte d'un état : « je suis fatigué », « ça me fait plaisir ». On pourrait dire que le langage parlé est une parole sans pensée, une parole désincarnée. C'est, au fond, une parole qui ne donne pas ou qui ne donne plus à penser. Les mots sont usés et les syllabes s'enchaînent, mécaniquement. Ainsi en va-t-il de toute idée trop souvent répétée : elle n'est plus qu'un vestige ou un signal usé, le rappel sans la fraîcheur d'une pensée qui nous avait d'abord séduits. La parole trop répétée est une incantation sans présence. Lorsque le langage fonctionne vraiment, il n'est pas une simple invitation à découvrir ce que le lecteur ou l'auditeur savait déjà, il est cette ruse par laquelle l'écrivain ou l'orateur fait apparaître de nouvelles façons de rendre le sens, il est ce qui fait qu'il nous rallie si bien à son système d'harmonie que désormais, nous le prenons pour nôtre. Le langage parlant est un appel à la pensée.

Ainsi, le mot, ou plutôt le langage, n'est ni l'équivalent strict d'une pensée, qu'il ne servirait qu'à exprimer fidèlement, ni une trahison vis-à-vis de la pensée, qu'il déformerait toujours ou dont il perdrait la richesse en la généralisant pour la rendre communicable. Les mots ne sont pas un « empêchement » pour la conscience. A l'état naissant ou vivant, ils sont un geste de reprise et de récupération qui me réunit à moi-même comme à autrui. Quand je parle à quelqu'un, je ne me représente pas des mouvements à faire : tout mon corps se rassemble pour rejoindre et dire le mot. Ce n'est pas même le mot à dire que je vise, ni la phrase, c'est la personne. Quand j'écoute, je n'ai pas la simple perception auditive des sons, mais le discours se parle en moi, « il m'interpelle et je retentis », nous dit Merleau-Ponty. Ainsi, un discours habité m'enveloppe à tel point que je ne sais plus ce qui est de moi et ce qui est de l'autre. Dans ce cas, je me projette en autrui, je l'introduis en moi et notre conversation nous rassemble. Et cette transcendance de la parole, que l'on peut rencontrer dans son usage littéraire, est déjà présente dans le langage commun sitôt que je ne me contente pas du langage tout fait (qui n'est en vérité qu'une manière de se taire), mais que je m'adresse vraiment à quelqu'un. Le langage n'est parlant que lorsqu'il nous donne à penser. Lorsqu'il suscite l'étonnement. Lorsqu'il est ouvert à l'interprétation et s'en enrichit.

Peut-on penser sans mots ? C'est peu probable. Mais on ne pense pas en assemblant les mots, en variant les combinaisons, nous pensons *à travers* les mots, dans cet acte de reprise continuelle qu'est la parole et qui me révèle aussi bien à autrui qu'à moi-même.



Vers une assemblée générale



Les statuts du Collège Supérieur se modifient quelque peu. Nos nouvelles pratiques laisseront plus de place à nos amis et auditeurs. L'assemblée générale des adhérents permettra à chacun d'apporter sa contribution aux orientations et aux projets de notre maison. Des suggestions et des critiques pour un meilleur service de l'intelligence et de la liberté.

Bienvenue à nos nouvelles bénévoles !

Valérie RONDOT et Emmanuelle CHAMBOST ont rejoint l'équipe du Collège Supérieur à titre bénévole : elles viennent mettre leurs compétences un jour par semaine au service de la communication.

Contact : florence.krauth@collegesuperieur.com

31 mai-1^{er} juin 2013 : les 120 ans de Sainte-Marie Lyon

Au cours des deux jours de festivités, Jean-Noël DUMONT donnera une conférence le 1^{er} juin à 14h30
120 ans : en quoi l'école a-t-elle changé ?

Contact : www.sainte-marie-lyon.fr

L'année écoulée au Collège Supérieur

Cette année 2012-2013, les conférences tout public ont vu leur auditoire s'accroître, avec plus de 3.000 tickets d'entrée, soit une augmentation de 7% par rapport à l'an dernier. Cette augmentation s'explique notamment par un nombre bien plus important de personnes qui viennent à une conférence uniquement, ce qui correspond à notre temps. L'auditoire s'est diversifié, peut-être une conséquence de l'affichage des conférences sur les panneaux lumineux de la ville de Lyon, à raison de 3 conférences par mois. Le public s'est rajeuni, notamment grâce aux partenariats avec les écoles d'enseignement supérieur, qui intègrent dans leurs études une conférence du Collège Supérieur.

L'offre de formation professionnelle s'est enrichie, notamment avec une nouvelle proposition pour les entreprises : la formation de managers « AUTREMENT DIT » proposait 3 thèmes métaphoriques, *La création*, *La guerre*, *Le jardin*, avec l'intervention d'un philosophe, d'un grand témoin et un temps d'atelier créatif et d'échanges. Cette formation a eu lieu à l'Institut Paul Bocuse.

La formation « Educateur aujourd'hui : quelles responsabilités ? » a rassemblé une quinzaine d'éducateurs.

Quant aux avocats, ils ont été plus nombreux cette année à venir se former au Collège.

Les conférences sur invitation ont un rayonnement géographique croissant, en se déployant dans toute la France, au sein de structures éducatives, médicales ou d'entreprises.

Comme l'an dernier le Collège a accueilli son maximum d'étudiants en droit et philosophie pour la taille de ses locaux actuels. On note une amélioration du suivi des cours et du niveau en général. Ainsi que deux nouveaux agrégés de philosophie préparés par Jean-Noël DUMONT !

Mais c'est surtout l'organisation du Collège Nouveau structuré en chaires, qui a été mobilisateur : une task force constituée de chefs d'entreprise et de philosophes aide fidèlement à mettre sur pied l'organisation à venir ; de nombreux contacts ont été pris avec des entreprises, cabinets d'avocats, structures d'enseignement supérieur, pour instaurer des partenariats long terme. Tout commence ! Tout continue !

Le Collège Supérieur évolue, tout en restant fidèle à son esprit de vérité et de simplicité.

Bel été et rendez-vous le 7 octobre 2013 pour la première conférence de notre programme 2013-2014 !